

88 MERCURE DE FRANCE.

n'ait dit vrai ; vous deviendrez grave sérieusement. — Je n'en crois rien ; mais enfin , qu'en résulteroit-il ? — Un million de brocards. Tant de gens que vous avez persifflés , défolés , prendroient leur revanche. On vous redoutoit , on vous bravera : vous ferez honni , tympanisé. On n'attribuera point votre changement au choix volontaire d'un nouveau rôle , mais plutôt à l'incapacité de soutenir celui que vous aviez d'abord pris. — Oh ! pour celui là , Madame , j'ai fait mes preuves. — Il faut les réitérer , Monsieur. — Qu'à cela ne tienne , je suis en fonds. Mais vous , Madame , quelles sont ici vos ressources ? La campagne fournit peu. — Beaucoup , Monsieur , au contraire , beaucoup. Ce ne sont pas les mêmes ridicules qu'à Paris , mais , enfin , ce sont des ridicules. Par exemple , j'ai pour voisine une Baronne qui l'est depuis un demi-siècle , & qui ne soupçonne pas de plus beau titre. Elle habite constamment un château bâti par un de ses ayeux qui suivoit l'arrière-ban à la journée des *Eperons*. La forme de ce château est sacrée pour elle. Jamais elle ne comprendra qu'il puisse y en avoir un sans tourelles & sans pont-levis. Sa garenne & son colombier ont aussi beaucoup de part dans les distinctions qu'elle exige. On ne la verra jamais s'ab-

senter un Dimanche, tant elle est jalouse
 des droits honorifiques de sa paroisse. J'es-
 père cependant que nous pourrons nous en
 amuser. D'ailleurs j'ai des vassaux : je ne
 leur impose pas de pénibles corvées, mais
 je cherche à lire dans ces âmes grossières,
 & j'y lis quelquefois bien des choses. J'y
 vois que la nature toute simple ne l'est point
 à l'excès. Les plus déliés d'entre eux se
 jouent des autres : cette règle est la même
 pour tous les hommes. A propos de gens
 grossiers, il est bon de vous prévenir que
 ce sont mes vassaux qui font les honneurs
 de la fête que je prépare. . . Il est vrai,
 interrompit *Séricourt*, que dans une fête
 pour un mari, tout doit être singulier. Je
 fais, reprit la Comtesse, combien cela
 frise le ridicule, mais j'en cours volontiers
 les risques. Peut-on faire moins pour un
 mari qui veut bien n'en pas exiger davan-
 tage ? Il est délicieux ! & depuis que nous
 ne nous aimons plus, nous sommes les
 meilleurs amis du monde.

Je conçois cela ; reprit *Séricourt* ; mais
 puisque vous nous bornez au simple rôle
 de spectateurs, au moins choisissez bien
 les Actrices. Ah ! de mon mieux, repli-
 qua la Comtesse. Une d'entre elles, & c'est
 la principale, m'a coûté plus d'une dé-

marche. Je ne doute pas, non plus, que mon mari n'en soit très-content.

Elle est donc jolie ? demanda *Séricourt*.
— Elle est assez bien reprit la Comtesse.
Elle est donc pour le moins jolie, disoit *Dorval* en lui-même ; & en parlant ainsi il songeoit à *Cécile*.

Le lendemain, jour fixé pour la fête, le Comte parut chez lui. Messieurs, dit-il à *Dorval* & à *Séricourt*, vous serez témoins d'une complaisance réciproque. Madame exige que je me laisse aujourd'hui glorifier, & elle-même veut bien contribuer à ma gloire. Mais quoi ? tout me paroît bien calme ! Je suis désolée, reprit la Comtesse ; je voulois vous gratifier d'un Opéra comique à grandes ariettes ; nos Acteurs m'ont manqué. C'est dommage, reprit le Comte, il n'est point de bonne fête sans Opéra comique. Mais quel étoit le titre du vôtre ? — *Le bon Seigneur*. Ce titre n'est pas heureux, ajouta *Dorval* ; j'ai déjà vu. . . . Oh bien ! interrompit la Comtesse, nous nous bornerons au spectacle de la nature ; celui-là en vaut bien d'autres.

On prit la route du jardin. Il étoit vaste, bien orné ; & ce qui est encore plus rare, heureusement varié. On arrive au

parterre, au milieu duquel on appercevoit une statuë de *Flore*. Elle tenoit en main un bouquet, & étoit entourée d'autres statuës, qui, à l'exception de deux, se tenoient toutes par des guirlandes : ce qui formoit un cercle où l'on ne pouvoit pénétrer que par un seul endroit. Vous êtes surpris, dit la Comtesse à son époux, de voir des statuës coloriées. On m'a assuré que les plus anciennes, dans la Grèce, l'étoient, & qu'on prétend renouveler cet usage parmi nous. J'ai voulu vous en donner les prémices. Alors, elle le conduisit elle-même jusqu'auprès de *Flore*, qui, à l'instant cessa de paroître statue, & présenta au Comte son bouquet, avec une grace naïve, qui charma les spectateurs. Mais *Dorval* & *Séricourt* n'étoient guères moins surpris que charmés. Ils retrouvoient dans cette *Flore* la jeune *Cérès*, qu'ils avoient rencontrée en route ; ou, pour mieux dire, *Flore* & *Cérès* n'étoient autre chose que *Cécile*.

Dès ce moment, les autres parties de la fête n'intéressèrent plus, ni *Dorval*, ni *Séricourt*. Le premier dissimula de son mieux ; mais *Séricourt* ne savoit pas se contraindre. Il aborda la prétenduë *Flore*. Quoi toujours Déesse ? lui dit-il. En vérité ce rôle vous sied à merveille ; mais

celui qui vous est propre ne vous s'eroit pas moins. Aussi vais-je le reprendre, lui répondit *Cécile*, & je n'en ai jamais ambitionné d'autre. Quoi? la connoissiez-vous? lui demanda la Comtesse. Alors *Séricourt* lui détailla la rencontre de la veille. Et vous, *Dorval*, ajouta de nouveau la Comtesse, l'aviez-vous aussi remarquée? Il seroit plaisant qu'elle vous eût rendus rivaux!

Dorval fut prêt à répondre d'une manière qui auroit déplu à celle qui l'interrogeoit. Cependant, il se modéra. Il n'osa même prendre sur soi de répondre sérieusement. Le ton léger, le persiflage, lui servit à déguiser ce qu'il éprouvoit. Prendre un autre ton, c'étoit se mettre en butte à celui-là; & c'étoit à quoi il ne vouloit point encore s'exposer.

Mais quelle fut sa douleur & sa surprise? *Cécile*, qui n'avoit fait nulle attention au propos de *Séricourt*, parut attristée du sien. Elle baissoit les yeux; mais il avoit cru y voir du dépit & de la confusion. Quoi? disoit-il, à voix basse, je l'aime, & j'ai pu me résoudre à l'humilier? Est-elle faite pour qu'on l'humilie? Les grâces dans une femme sont des titres de noblesse; & dès lors, est-il une femme plus noble que *Cécile*? J'ai, cependant,
paru

paru la confondre avec ses compagnes. Quelle injustice ! Peut-être viens-je de me fermer son cœur pour jamais. Cette réflexion le mettoit hors de lui-même. Il étoit prêt à tomber aux genoux de *Cécile*, pour défavouer & réparer cette injure.

Les divertissemens continuoient, & lui fournirent enfin l'occasion de s'expliquer avec elle sans être observé. Daignez, lui dit-il, oublier à jamais la réponse qu'il m'a fallu faire à la Comtesse. Mon seul but a été de lui faire prendre le change. L'aveu réel de ce que je ressens pour vous, ne doit être fait qu'à vous. Je saisis le moment de vous en instruire ; je saisirai tous les moyens de vous le prouver. Me le permettez-vous charmante *Cécile* ?

Monsieur, lui répondit-elle, d'une voix tremblante, je suis fille, & je n'ai rien à vous permettre. Au moins, ajouta *Dorval*, ne me le défendez pas. Vous êtes si fort au-dessus de moi, reprit *Cécile*, que je n'ai non plus rien à vous défendre. Mais mon père est tellement prévenu contre les Grands, qu'il ne croira rien de tout ce que vous pourrez dire, & qu'il me défendra de le croire. — Ne l'en croyez pas lui-même ; je saurai bien le guerir de cette prévention. — Cela est impossible. — Mais n'a-t'il pas permis que vous vinssiez chez

74 MERCURE DE FRANCE.
le Comte ? — Nous sommes ses vassaux ;
& , d'ailleurs , Monsieur le Comte est le
seul Grand qu'il estime. — Il m'estimera
aussi , je vous le proteste. — Comment
ferez-vous ? — J'en ai un moyen sûr ;
mais consentez-vous que je l'emploie ?
Oui , reprit *Cécile* en s'éloignant , je con-
sens à tout ce qui peut vous faire estimer
de mon père.

La suite au Mercure prochain.

*IMPROMPTU en forme de harangue , à
M. le Ch. DE B... le jour de sa naissance ,
par M. l'Abbé P...*

MESSIEURS & Dames , du silence.
Célébrons l'heureuse naissance
De notre aimable Chevalier ,
Et faisons lui la révérence ,
L'Abbé P... tout le premier.

Il parle mieux qu'un Chancelier ;
Il écrit mieux qu'un homme de France :
Il est , de plus , grand Chevalier (1).
Faisons-lui donc la révérence ,
L'Abbé P... tout le premier.

(1) la preuve en est dans l'épigramme suivante.

Modeste amant & fier guerrier,
 Il excelle dans tout métier,
 (Exceptons-en pourtant la danse).
 Faisons-lui donc la révérence,
 L'Abbé P... tout le premier.

O l'être heureux & singulier !
 Son maître, dans chaque science,
 Est devenu son écolier (2).
 Faisons-lui donc la révérence,
 L'Abbé P... tout le premier.

*ÉPITAPHE de M. le Ch. DE B... faite par
 lui-même.*

Cy gît un Chevalier, qui sans cesse courut,
 Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mou-
 rut (3),

Pour prouver, ce qu'a dit le sage,
 Que notre vie est un voyage.

(2) Nous trouvons d'autant plus de finesse & de graces dans ces derniers vers, que M. L. P... D. S... de A. D. R... de P... D. de L... & M. de L. R. de N... a été autrefois attaché à l'éducation de M. le Ch. de B.

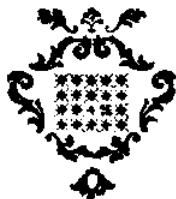
(3) Le premier article est certain ; l'Auteur nous assure que le second est vrai, il juge sans doute le troisieme vraisemblable.



*Vœu de la Nation , pour Monsieur le
DAUPHIN.*

DIEU plus puissant que tout l'art des humains,
 Qui voit la France à tes décrets soumise ;
 Ecartes-en la douleur & la crise ,
 Et de son Prince assure les destins.
 Il est fils tendre , ainsi qu'époux ; bon père ;
 C'est un *BOURBON* que réclament nos vœux.
 Il a du Roi la bonté dans les yeux ,
 Il a le cœur aussi pur que sa mère.
 Daigne , ô grand Dieu ! désarmer ta colère.
 Si c'est t'aimer que d'avoir des vertus ,
 N'en ravis point le modèle à la terre :
 Tu perdrois trop si *LOUIS* n'étoit plus.

MATON.



LE mot de la première Enigme du Mercure de Décembre est *le tocsin*. Celui de la seconde est le crime du *viol*. Celui du premier Logogryphe est *cône*, dans lequel on trouve *Noé, once & nôce*. Celui du second est *gorge*, c'est-à-dire, le sein d'une femme, dans lequel on trouve ce qui suit : *Ré*, l'Isle de *Ré*, *orge*, *l'or*, *reg*, *gor*, *erog*. Celui du troisième est *la loupe*; où l'on trouve *loup*, *pôle* & *poule*.

É N I G M E S.

LECTEUR, je suis souvent le sujet de tes soins;
Si je t'occupe ici; si tu me donnes l'être;
Alors, moins que jamais tu pourras me connoître;
J'existe d'autant plus que l'on me connoît moins.

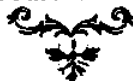
Par M. R. . . de Marseille.



A U T R E.



Mon cher Lecteur,
 Au vrai bonheur
 Je conduis sans cesse
 Quiconque à moi s'intéresse,
 Et qui fait son souverain bien
 Avec moi de n'aimer plus rien
 Que celui qui m'a donné l'être.
 Veux-tu maintenant me connoître ?
 Regarde en moi cet objet principal
 Qui porte au bien, & qui fait fuir le mal,
 Et sans lequel nul dessein ne prospère,
 Du moins celui qui nous est salulaire.
 Cherche encor: tu verras qu'en moi le cœur humain
 Peut trouver du bonheur le principe certain;
 Un moyen sûr pour souffrir la misère
 Que nous tenons de notre premier père:
 Mais, qui plus est, c'est dans mon tribunal
 Que se détruit le pouvoir infernal;
 De chez moi je fais disparaître
 Celui dont l'orgueil est le maître;
 Enfin je suis le vrai soutien
 De celui qui par mon lien
 Dans l'humilité s'abaisse,
 Et sa douleur cesse
 Quand dans son cœur
 Git ma douceur.



Par M. FABRE, à Limoux, en Languedoc.

La singulière composition de cette Enigme a seule engagé l'Auteur à l'envoyer au Mercure, 1^o. parce que des vingt-six vers qui composent cet ouvrage, les treize derniers répondent parfaitement aux treize premiers par le nombre des pieds, 2^o. par le nombre des mêmes rimes distribuées également, depuis le milieu de l'ouvrage jusqu'à la fin, comme du milieu au commencement, 3^o. parce que la structure de tous les vers & leur arrangement forment ensemble un lozange parfait.

ÉNIGME-LOGOGRYPHE.

Avec quatre des miens nous nous trouvons
par-tout ;
A la Ville, à la Cour, on a besoin de nous :
On nous trouve en tout cercle, en toute com-
pagnie ,
Et nous ne paroïssons que deux fois dans la vie.
GUILLAUME, étudiant.

LOGOGRYPHE.

Pour se flatter de pouvoir me connoître ;
Il faut par le calcul que renferme mon corps
Chercher auparavant mes différens rapports ;
Voilà le vrai moyen de voir qui je puis être
D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

Car autrement, quoique simple par fois,
Je donne du fil à retordre

A quiconque, croyant m'avoir au bout des doigts,
Pour me trouver ne suit point avec ordre
La route qu'ont tracé mes rigoureuses loix.

Mais pour te rendre encor plus claire

Ma juste proposition,

Sans parler de mon caractère,

Je vais, mon cher Lecteur, par la division
De mon corps seulement dévoiler le mystère.

D'abord, sans beaucoup me gêner,

J'en fais deux portions égales,

Et qui plus est, toutes les deux sont mâles ;
Par les deux traits suivans tu les vas deviner.

L'une, c'est un objet que le travail pénible

Forme presque dans un instant ;

L'autre, qu'on reçoit en naissant,

Par pudeur se rend invisible.

Ensuite, en les bouleversant,

(C'est-à-dire aperçus tous les deux par derrière)

Tu verras en cette manière

Que chacun forme encor un objet différent :

D'un élément très-nécessaire

Le premier est un réservoir ;

Le second, tu le pourras voir

Dans l'almanach ou dans le breviaire.

Par M. FABRE, à Limoux, en Languedoc.



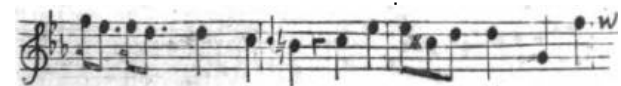
chêne, (Laisant errer mes moutons) Il te



plait, charmante Hé! - ne De répéter mes chan -



- sons; Rempli au Dieu qui m'inspire, Les yeux



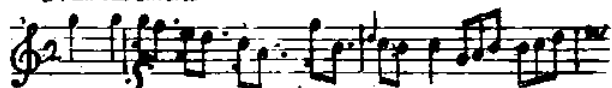
sur les tiens fixés, Je ne puis que te re -



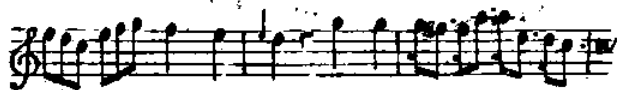
- dire, sans croire te dire assés: Un cécume

Imprimé par Recoquillée.

Gracieusement



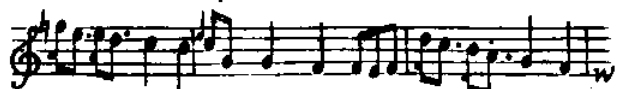
Un charme vainqueur m'enchanté Et s'em-



pa-re de mes sens, Lorsque de ta voix tou-



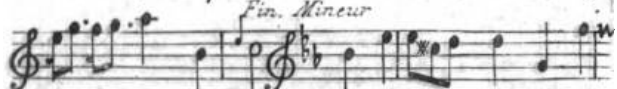
chanté, j'entens les tendres accents. Que j'aime



à te les apprendre Ces chan-sons faites pour



toi! Le seul plaisir de t'entendre, M'élève



au dessus d'un Roi. Si quelque fois, sous un

ROMANCE NOUVELLE.

UN charme vainqueur m'enchanté
 Et s'empare de mes sens,
 Lorsque de ta voix touchante
 J'entends les tendres accens.
 Que j'aime à te les apprendre,
 Ces chansons faites pour toi !
 Le seul plaisir de t'entendre
 M'élève au-dessus d'un Roi.

Mineur.

Si quelquefois, sous un chêne,
 (Laisant errer tes moutons),
 Il te plaît, charmante *Hélène*,
 De répéter mes chansons ;
 Rempli du Dieu qui m'inspire,
 Les yeux sur les tiens fixés,
 Je ne puis que te redire
 Sans croire te dire assez :
 Un charme vainqueur m'enchanté, &c.

Reprenez le majeur.



D v

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTRE en réponse à une Dissertation insérée dans le Mercure du mois de Novembre 1765, article II, page 80 & suivantes, sur les noms de lieu Savegium & Succiacum.

J'AI lu, Monsieur, dans votre Mercure du mois de Novembre dernier, article 2, page 80 & suivantes, une dissertation, par laquelle un anonyme semble vouloir établir l'indentité des mots *Savegium* & *Succiacum*, Sucey en Brie, terre seigneuriale appartenante au Chapitre de l'Église de Paris. La méthode qu'il a employée, m'a parue si étrange, que peut-être il seroit avantageux aux lettres & à l'art de raisonner, que vous insérassiez dans votre premier Mercure quelques observations que j'ai faites sur sa dissertation.

Vous conviendrez, Monsieur, que l'anonyme a dû se proposer d'éclairer les gens

de lettres, & d'être utile à l'histoire des environs de Paris; ou je me trompe fort, ou il a manqué ces deux objets. La thèse est que *Savegium* & *Succiacum* ont la même signification, sont les deux noms latins de Sucy en Brie. Il n'ignore pas que des savans, distingués dans la république des lettres, Monsieur l'Abbé *le Bœuf* entr'autres, & les Pères Bénédictins, ont démontré que *Savegium*, mons. *Savegia*, étoit l'ancien nom de *Belleville*, près de Paris. Mais ces autorités qu'il auroit dû respecter, s'il est homme de lettres, ne l'ont pas subjugué. Je conçois que, dans les problèmes littéraires, on peut toujours appeler de la simple autorité au tribunal de la raison; mais comme la vérité ne peut naître du choc de deux assertions contraires, ne convenez-vous pas, Monsieur, qu'il faut combattre l'autorité par des autorités plus considérables, & les raisons, dont elle s'est appuyée, par des raisons, ou plus fortes, ou au moins d'un poids égal? Que l'Auteur de la dissertation connoît peu cette pratique! Il assure qu'il ne pense pas comme M. l'Abbé *le Bœuf*; mais il ne le réfute pas. Aux solides raisons de ce savant, il oppose des propos si frivoles, qu'en vérité il faut qu'il ait bien mauvaise opinion de ses talents, s'il a prétendu les persuader.

Jugez-en, Monsieur, par le parallele de la dissertation de M. l'Abbé *le Bœuf* avec celle de l'anonyme, que vous avez donnée au public.

Une monnoie, du temps de nos Rois de la premiere race, sur laquelle est gravé le mot *Save*, a fourni à M. l'Abbé *le Bœuf* l'occasion de chercher quelle pouvoit être la situation du lieu désigné par ce mot. Dom Jacques Martin avoit pensé qu'il désignoit le Village de *Sève* ou *Sèvre*, à deux lieues de Paris. M. l'Abbé *le Bœuf* croit au contraire, que si on trouve aux environs de cette Ville, un lieu anciennement nommé *Save*, dans lequel nos Rois aient eu une maison, il ne faut chercher la fabrique de la monnoie en question, ni loin de Paris, ni dans un lieu qui porte un nom différent de *Save*. Il en avoit vu un, nommé dans les anciens titres *Savegia*, *mons Savegia*, *mons Saveia*, *Sauveia*, *mons Savies*, *mons Savias*. L'analogie de ces noms, avec celui de *Save*, a été le fil qui l'a guidé dans ses recherches.

Dans un diplôme royal, qui est du Roi *Robert*, il a d'abord trouvé, parmi les biens donnés au monastère de saint *Magloire*, l'énonciation d'un clos de vignes, *juxtà Sauveias*, *quem dedit diva memoria Hugo avus noster*. Il a lu ensuite, dans le

nécrologe de l'Eglise de Paris, écrit sous saint Louis, & conservé à la bibliothèque du Roi, le passage suivant, sous l'époque du 20 Septembre. *Dedit etiam nobis pro ejus animâ Barbedaurus decanus noster clericus illius, quatuor arpenta vinearum tres & dimidium apud Savies juxta pressorium sancti Martini de Campis & dimidium apud Laiacum.* Conduit par ce texte aux biens du Prieuré de saint Martin-des-Champs, il a remarqué, dans la Bulle de Calixte II, ces deux énonciations; *In monte Savias & monte Martyrum torcularia & vineas.... In monte Savias torcularia & vineas....* Une Bulle d'Eugène III, de 1147, en faveur du monastère de Montmartre, lui a fourni le passage suivant; *In monte Savias vineam Burgardi.* Le nécrologe de saint Victor, à l'époque 3^o : *idus Decembris, item anniversarium Johannis dicti apud pueros & Johanna filia ejusdem, qui dedit nobis duas partes septem quarteriorum vinea apud Savias in censivâ nostrâ.* Il avoit lu cet autre dans un cartulaire du Prieuré de saint Eloy de Paris, écrit vers l'an 1391 : *apud Sauvias, montem Martyrum, Villetam sancti Lazari decimam annonæ & vini.* Enfin il avoit vu, dans un ancien pouillé de saint Mani : *Habet monasterium Fossatense in Savias mansos septem, ubi manent homines*

decem. Solvit unusquisque omni anno vervecem cum agno, de vino modios II, pullos III, cum ovis arat ad hyvernaticum per-ticas quatuor.

Monsieur l'Abbé le Bœuf auroit pu joindre à ces différens passages, l'énonciation suivante, d'une charte de Charles-le-Chauve, de l'an 862, qui confirme le partage de la menſe conventuelle de l'Abbaye de Saint Denis : *Unum mansionile in Savegia positum.*

Quoiqu'il en ſoit, des passages qu'il a rapportés, il a conclu que nos Rois, de la première race, avoient un fiſc au lieu nommé *Save, Savegium, Savegia, Saveia*; que fondateurs & bienfaiteurs des Eglises ci-deſſus énoncées, il leur avoient partagé leur fiſc de *Savie*; que ce lieu étoit ſur une montagne, près de la Villette, dans les environs de Montmartre; & que c'étoit un vignoble.

Le mot *Save*, ſuivant M. l'Abbé le Bœuf, eſt une des anciennes racines Celtiques, qui ſignifie une terre réduite en ſimple gazon : de là, dans certaines provinces, le mot *Savard, terre en Savard*, qu'on nomme dans les environs de Paris, terre *en friche*.

Ces découvertes donnoient de grandes lumières; elles n'indiquoient cependant